

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté.)

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 1 exemplaire sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces. 25 Cent. la ligne
Réclames. 50.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 40
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours et LIBRAIRIE-AGENCE JOUGLA, rue Gioffredo, 1. près la pl. Masséna
à l'AGENCE-DALCOUTTE, place du Jardin Public, 3.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance.

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS .

Un An 12 Francs
Six Mois 6 id
Trois Mois 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus

Monaco, le 28 Octobre 1872.

NOUVELLES LOCALES.

La Principauté de Monaco célébrera, lundi prochain, 4 novembre, la fête de son Souverain le Prince Charles III.

Nous publions, à notre quatrième page, le programme des réjouissances qui seront offertes au public, à cette occasion, par l'Administration du Cercle des Étrangers. Comme on peut s'en convaincre, cette fête sera ravissante sous tous les rapports, et bien digne de ses aînées. Mais ce qui nous fait supposer qu'elle sera même supérieure à ces dernières, c'est que nous savons, de source certaine, que, si le temps le permet, l'Administration réserve une surprise aux spectateurs.

Qu'on nous permette de ne pas insister davantage sur ce point, car si nous racontions ce que nous savons, la surprise promise, n'en serait plus une. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il y aura du vénitien dans cet inconnu.

M. Hervé, l'auteur populaire du *Petit Faust*, de *l'Œil Crevé* etc., est arrivé à Monaco où il compte séjourner une partie de l'hiver.

MM. Oudshoorn et Delpech, les excellents solistes de l'Orchestre de Monte Carlo sont également arrivés dans notre ville.

Nous avons pu croire un moment, la semaine passée, que le beau temps nous était revenu; deux magnifiques journées, — de celles où le soleil donne à nos rivages des éclats métalliques éblouissants, — nous confirmaient dans cette croyance; hélas! nous nous trompions.

La pluie est revenue. Durera-t-elle? c'est ce qu'il serait bien difficile de prévoir, car, à l'encontre de ce qui se produit d'ordinaire, il pleut avec des vents de Nord et de Nord-Ouest. C'est à n'y rien comprendre.

Aujourd'hui pourtant le soleil a reparu; il brille de tout son éclat. Souhaitons que sa présence soit de longue durée; car si la pluie continuait à tomber, ce ne serait plus un bienfait pour la campagne, mais bien plutôt une calamité.

Théophile Gautier.

Une bien triste nouvelle est venue, la semaine passée, retentir aux oreilles des amis des lettres; c'était celle de la mort de Théophile Gautier.

On ne peut pas dire que ce poète, ce romancier, ce journaliste, fut une des plus grandes personnalités littéraires de l'heure présente; mais ce que l'on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, c'est qu'il en était une des plus originales et ajoutons même des plus exquises.

Théophile Gautier est né à Tarbes en 1814. D'abord peintre dans l'atelier de Rioult, il délaissa bientôt la palette pour la plume, et se lança dans le grand mouvement littéraire de 1830. Quoique bien jeune, à cette époque, il n'en fut pas moins un des plus ardents défenseurs du romantisme; doué d'une force colossale, on le vit, en maintes circonstances, soutenir par la force du poignet, dans les théâtres, les prétentions plus ou moins autorisées de son illustre chef d'école Victor Hugo.

Théophile Gautier a une passion pour l'excentrique, aussi hérit-il, dans son style, tout ce qui peut le faire sortir des chemins battus; c'est ainsi que le lecteur est contraint, bien souvent, pour comprendre des passages entiers de ses romans, ou de ses études littéraires et artistiques, de s'aider du dictionnaire. Gautier ne dira pas, par exemple, tourner; il se servira du mot *giroyer*. Cela plaît à son imagination avide d'originalité.

Au point de vue poétique, il est un des plus fins ciseleurs du vers qui aient jamais existé; malheureusement le fonds ne correspond pas toujours à la forme. L'idée fait souvent défaut chez lui. Il est bien plus harmoniste que penseur. Ses poésies sont autant de perles étincelantes, de diamants éblouissants; et cependant on ne peut pas dire qu'aucune d'elles soit un bijou achevé.

C'est en nous plaçant à ce point de vue, que nous citerons ses *Emaux et Camées* comme le chef-d'œuvre de ses productions. Son *Capitaine Fracasse*, ses *Voyages en Espagne*, *Militona* etc. etc., sont de délicieuses pages, mais dans lesquelles, ou le sentiment et l'invention font défaut, ou bien atteignent à un degré d'extravagance tel qu'ils étonnent les lecteurs les moins faciles à céder à ce sentiment.

Sa *Comédie de la Mort* est un des plus curieux poèmes que nous connaissions; quant à *M^{lle} de Maupin*, nous nous contenterons de dire que son apparition fut un sujet de scandale. Le talent incontestable de l'écrivain ne put faire accepter les tableaux immoraux que ce livre mettait en relief.

En somme, M. Gautier, — bien qu'il ne fut pas membre de l'Académie française, — était un écrivain de beaucoup de talent. Sa mort causera un vide dans les lettres. Tous les amateurs de l'art pur déploreront cette fin prématurée, car le poète a succombé à peine âgé de cinquante-huit ans.

Un écrivain marseillais, M. Berteaut, ami de M. Thiers, publie, depuis quelque temps, dans la *Presse*, de Paris, des feuilletons très intéressants sur l'illustre Président de la République Française. Nous extrayons du dernier paru, les lignes suivantes:

Un soldat russe prédit, assure-t-on, à Catherine la cantinière qu'elle monterait sur le trône des czars; une négresse de la Martinique présagea à la jeune Joséphine Tascher de la Pagerie sa grandeur future; certaine devineresse de Rome annonça au fils d'Hortense, encore enfant et exilé, qu'il rentrerait en France et serait couronné empereur; enfin, sous un palmier d'Orient, lady Stanhope dévoila en 1833 à Lamartine les jours de popularité et de puissance presque souveraine que lui réservait 1848.

Si M. Thiers consulte bien le passé, il doit trouver dans ses souvenirs une révélation de ce genre qui lui est personnelle. Il a entendu, lui aussi, des voix sibyllines.

En 1820, M. Thiers vint plaider pour M^e Rollandin, son protecteur de longue date, un procès qu'il perdit, mais le président Borelly, un bon juge, s'approchant, à la fin de l'audience, de l'avocat débouté, lui dit: « Jeune homme, vous avez perdu votre procès, mais ne vous découragez point; vous gagnerez de plus importantes causes dans l'avenir. Votre place n'est pas à la barre d'un tribunal de province; vous devez avoir de plus hautes visées. »

La suite a prouvé la justesse du conseil et ratifié largement la prédiction.

C'était en 1831. A la fin d'une tournée électorale, cet enfant de Marseille était venu respirer l'air natal. Il passa quelques jours chez la veuve Filipini, sa chère marraine, dans une ravissante bastide des Ayalades.

Un matin, l'aube pointait à peine et déjà Thiers, en compagnie de quelques intimes, s'acheminait vers la mer qu'il aime passionnément. Amateur de pêche, il s'était entendu, dès la veille, avec un patron pêcheur, et lui avait acheté à forfait tous les poissons pris dans ses filets. Thiers s'embarque avec ses amis et préside avec émotion à la levée des *this*.

Les premières mailles amenaient quatre rougets de roche; quelques brassées après Thiers recueillait une langouste et deux pageots, puis se succédaient en abondance des rascasses, des loups et des dorades, bref une pêche vraiment miraculeuse. A la dernière pièce de

net était suspendu un pagré, le poisson le plus rare et le plus estimé de la Méditerranée. Sous l'impression de cette riche capture, le patron pêcheur, s'approchant de Thiers qu'il dominait de toute la tête, lui dit d'un ton solennel :

— Pichoun, sias fouesso hêrous, farès vouestrê camia. Lou pagré es un pey dé fourtuno, es un mouceou dé rey.

— (Petit, vous êtes bien heureux, vous ferez votre chemin. Le pagré est un poisson de fortune et un morceau de roi (sic).

Thiers ne se possédait pas de joie; il descendit de la barque triomphant, et malgré la confiance qu'il avait dans son étoile, il ne se doutait pas que le patron eût frappé aussi juste et dit aussi vrai.

La bouille-abaisse était prête; le vieux patron pêcheur la servait lui-même toute fumante, et réservait pour M. Thiers le poisson qu'il avait appelé presque prophétiquement un *morceau de roi*.

CAUSERIE.

Nous avons pensé bien souvent que si un écrivain quelconque, au lieu d'user son intelligence à créer des œuvres nouvelles, passait son temps à compiler la plupart des utopies qui ont vu le jour sur notre globe, il y trouverait certainement matière à confectionner un si grand nombre de volumes, que sa vie tout entière n'y suffirait pas.

Le champ à moissonner est immense; il est presque aussi vaste que celui des intelligences, et, certes, ce n'est pas peu dire. Sans parler des utopies politiques et sociales dont quelques-unes pourraient, à juste titre, prendre la qualification de *sanglantes*, car elles ont fait couler, en maintes circonstances, des fleuves de sang, il y a celles qui sont du domaine exclusif des lettres, des sciences et des arts, et ce ne sont peut-être pas les moins nombreuses.

Tout innovateur est d'ordinaire un utopiste; il est, en effet, bien peu d'inventeurs qui n'aient caressé, à propos de leurs créations, même les plus sérieuses, les songes les plus excentriques. Or, si l'utopie vient toujours quelque peu se mêler aux œuvres les plus importantes, à plus forte raison doit-elle s'immiscer dans le domaine du pays des rêves. Et Dieu sait si celui-ci est immense.

Ces réflexions nous sont suggérées par la lecture d'un entrefilet de journal annonçant qu'un Monsieur se fait fort de découvrir le chemin du pôle nord en ballon ! Voilà bien certainement une route à laquelle n'ont jamais songé ni Franklin, ni Bellot, ni aucun de ceux qui ont tenté cette découverte. Pour une véritable utopie, celle-ci en est une, par exemple. Elle a quelque lien de parenté avec celle qui consistait à vouloir traverser la terre d'outre en outre, à l'aide de tubes superposés.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que c'est surtout depuis que le progrès a atteint un degré très élevé, qu'il se produit le plus de ces idées biscornues. Il semblerait que le niveau des intelligences s'étant accru, ces rêvasseries d'esprits fêlés devraient être moins nombreuses. Or, c'est précisément le contraire qui a lieu. Il ne se passe pas de jour, que la presse n'ait à enregistrer de prétendues inventions dignes, les unes et les autres, des cerveaux fantastiques d'Anne Radcliffe et d'Edgard Poë.

Si encore ces utopies qui se font jour à chaque instant, étaient présentées au public avec des dehors poétiques, on pourrait excuser le fond, eu égard à la forme; car, quoi qu'en ait dit Platon, la poésie a du bon. Mais, d'ordinaire, elles lui sont offertes très rosaiquement. Hâtons-nous de dire cependant, qu'il y a une exception à faire en faveur de celle qui nous a donné l'idée d'écrire ces lignes.

Aller au pôle en ballon ! y a-t-il, nous l'avouons, rien de plus poétique ? Voir défilé sous ses pieds les montagnes de glaces avec leurs ours blancs, et aller prendre terre — ou mer — dans des régions que nul être humain n'a visitées, n'est-ce pas là un drame digne de la plume d'un nouvel Ossian ?

Malheureusement pour l'auteur de cette magnifique utopie — nous voulons dire invention — nous doutons fort que, la possibilité du voyage admise, il trouve des compagnons, disons mieux des héros, pour l'accompagner. Il faut de la poésie dans la vie, mais pas trop n'en faut, L'excès nuit en toutes choses.

Quoi qu'il en soit, c'est là un chapitre de plus à ajouter à l'ouvrage qu'un écrivain devrait entreprendre, et dont nous parlions au début. Il y aurait pour lui, sinon gloire, du moins profit.

Son entreprise seule, basée sur les utopies des autres, n'en serait bien certainement pas une.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Nice. — Nous lisons dans les *Echos* : Depuis bien des années la saison de Nice ne s'était pas offerte sous des couleurs aussi brillantes que cette année; des personnes revenant d'Allemagne, de Suisse et du Tyrol nous disent que ces pays sont remplis d'américains et d'espagnols; ces derniers fuyant leur patrie, vu les troubles politiques qui la désolent. D'autres nous disent que plus de 30 mille américains prennent leurs dispositions pour venir passer l'hiver en Europe.

Le théâtre Italien a un magnifique programme pour la saison qui s'ouvre sous d'aussi brillants auspices, et l'on dit beaucoup de bien des artistes qui sont appelés à concourir à son succès.

Les courses, paraît-il, seront splendides; on parle déjà d'un prix donné par certains établissements.

On parle aussi de l'organisation par la société d'acclimatation, de bal et de fêtes splendides, et les amateurs de cotillons se souviendront longtemps du dernier grand bal de la saison 1868-1869 qui fut, de l'avis de tout le monde, une fête incomparable.

Cette fête se donnait dans la grande salle du Casino, aujourd'hui « Cercle de la Méditerranée. »

A propos du Cercle de la Méditerranée, à la tête duquel se trouvent quelques-uns des noms les plus aristocratiques des deux Mondes, on en dit des merveilles. Ce sera surtout une des plus brillantes attractions de la saison. Il s'y est fait des changements et des améliorations considérables.

Le grand escalier d'honneur conduisant directement à la salle des fêtes est vraiment une œuvre d'art.

« L'ex-reine d'Espagne, Isabelle de Bourbon, quittera Paris la semaine prochaine, pour se rendre à Nice. »

Telle est la nouvelle insérée dans tous les journaux et à laquelle nous sommes fort disposés à ajouter foi, car il y a quelque temps, une des plus belles villas de Nice, a été louée par une famille espagnole pour une personne dont nous ignorons encore le nom.

Cette villa est la villa Carolina, appartenant à M. le marquis d'Auzac, et le locataire futur de cette villa, pourrait bien être S. M. l'ex-reine.

— Un agronome de nos amis nous assure, dit la *Saison*, que la récolte d'olives qui se prépare ne rapportera pas moins de douze millions au seul comté de Nice.

C'est la plus belle récolte que nous ayons eue depuis de longues années; elle dépassera celle de 1811 où les produits de certaines terres en ont payé la valeur.

Cannes. — Nous lisons dans la *Revue de Cannes* : Une indiscretion nous a rendu maître d'un secret qui pourrait être, s'il se réalisait, d'une grande influence sur la réussite de notre saison hivernale.

Il ne s'agirait de rien moins que de la venue, parmi

nos hôtes, d'une tête couronnée, ou à peu-près.

La suite nombreuse de l'auguste personne, dont nous devons taire le nom pour le moment, nécessitera la location de plusieurs villas autour de la demeure royale de notre futur hôte.

On nous annonce que le château St-Léon, sur la route d'Antibes, et le château Talbot, sur la route de Fréjus, occupés l'an dernier par les ducs de Montpensier et de Parme, viennent d'être loués respectivement 12,500 fr. et 12,000 fr., par deux grandes familles anglaises.

Toulon. — La première division navale le l'escadre d'évolutions, rappelée de Corse, a quitté Ajaccio. On l'attend à Toulon.

La seconde division a dû arriver, à Port-Saïd. Elle sera le 5 novembre à Beyrouth, le 10 à Smirne et le 20 au Pyrée, où elle attendra de nouvelles instructions.

La Critique.

Critique ! C'est un bien joli mot, qui rime avec tout; république, gouvernement monarchique, olygarchique ! Critique ! Cela vibre comme un réveil de clairons; c'est un mot rapide comme l'éclair, cassant comme un commandement de despote, leste comme un blâme de petit maître, bref comme une insulte, acéré comme le poignard. Critique ! Cela rappelle le clic-clac du pistillon, le clitequis de l'épée, le clapotis d'un flot qui mine, la claque du plat de la main, les caquets qui griffent en chatouillant, c'est souvent lecrin-crin qui grince un accord mineur sur une mélodie majeure.

Quand la Critique ne s'élève pas dans les nuées du poète grec et qu'elle frise le sol et l'impertinence, on prend plaisir à la suivre; c'est un divertissement comme on en met partout. Plus de drame sans divertissement ! Et quelquefois pas de divertissement sans drame ! Cette toute petite exclamation est pleine d'une larme, et quelle larme ! Le monde s'y noie !

Quand la Critique officie, elle est généralement fort ennuyeuse et si sa puissance foudroie les audacieux qui lèvent les yeux sur elle, il faut reconnaître qu'elle prend son temps et que c'est bien lentement qu'elle se couronne de tous ses rayons, comme Nadar-Apollon d'ailleurs quand l'Aurore l'éveille doucement.

Un maître qui s'entendait à merveille à frapper de grands et de petits coups en critique, appelle ceux qui s'établissent critiques de profession, les *lanqueyeurs* de la littérature, et dit qu'ils ne trouvent aucun auteur bien sain : « Ils gagnent quelque argent à ce métier, surtout quand ils disent du mal des bons ouvrages, et du bien des mauvais. » C'est toujours vrai et de nos jours rien n'est plus facile à faire que la critique de la critique.

D'un autre côté, il est peu de besogne aussi écœurante que celle de toucher à cette fange où grouillent en divers groupes les censeurs du jour: ils ne sont pas réunis en communauté d'idées, mais en communauté de principes, et ce n'est pas la force de la logique et du goût qui triomphe parmi eux, mais la force de tempérament et de la bile.

La Critique peut se définir ainsi : Instrument qui sert à détruire un équilibre.

C'est le cric qui soulève, c'est le mouton qui s'abat sans relâche; et, à l'instar des grues sur les quais et ailleurs, on en a établi de publics.

La chaleur d'une serre où l'on veut avoir de hatives primeurs engendre toutes sortes de choses. Le progrès nous a donné la réclame, et la réclame a tué la critique.

Plus d'arrêts ! des boniments. Plus de considérants ! des prix fixes.

Pauvre et chère critique, dans quel état te retrouveraient tes maîtres ! En cherchant dans ce siècle, si jamais ils parviennent à trouver un bel élan, une rude apostrophe, avec quelle douleur ils connaîtraient le cœur qui a eu cet élan, la bouche qui a fait cette apostrophe !...

Mais ce sont des maux qui doivent avoir leur cours.

Il ne faut pas s'y opposer : ce sont les purgations de l'ordre social. C'est pénible à supporter, et c'est d'autant plus triste pour la nouvelle génération, que cette petite vérole en est à son début.

Pourvu qu'il n'en reste pas de trace!

PAUL MILCOURT.

FAITS DIVERS.

Depuis plusieurs jours, les nouvelles de la santé de M. Babinet faisaient pressentir une fin prochaine de l'illustre savant.

Il est mort dans la nuit de mardi dernier, à une heure, dit la *Gazette de Paris*, ayant ses deux fils à ses côtés.

M. Babinet était né à Lusignan, le 5 mars 1794. Il avait donc soixante-dix-huit ans.

La vie de M. Babinet ne fut qu'une longue série d'études et de professorat.

Destiné tout d'abord à la carrière militaire, il entra en 1812 à l'Ecole polytechnique.

Il sortit sous-lieutenant d'artillerie de l'Ecole d'application de Metz. Abandonnant ses études militaires, il se tourna vers l'enseignement et fut successivement professeur de mathématiques au collège Saint-Louis, à Fontenay-le-Comte et à Poitiers. En 1838 il suppléa Savary au collège de France. Deux ans plus tard il entra à l'Académie des sciences en remplacement de Dulong. Il devint ensuite astronome adjoint au Bureau des Longitudes.

M. Babinet est l'auteur d'un grand nombre de mémoires importants sur les diverses branches des sciences mathématiques et physiques.

M. Babinet, enthousiaste de toutes les idées hardies, fut un des premiers à encourager Nadar dans ses essais de navigation aérienne.

Vers le déclin de la saison thermale, les médecins qui sont de chair et d'os comme nous, ne dédaignent pas de descendre de la tribune d'Hippocrate, qui souvent leur sert de piédestal, pour atteindre jusqu'au cœur d'une cliente aux yeux limpides.

Nous cueillons à ce sujet, dans la *Savoie Thermale* une piquante historiette.

« Les pharmaciens aussi s'en mêlent.

Un jeune médecin, un peu trop oublieux des exigences du bonnet qu'un récent diplôme lui donnait le droit de mettre sur sa tête, s'était épris d'une de ses clientes.

C'est rare, mais cela se voit.

Timide comme on ne l'est plus, il n'eut jamais le courage d'avouer sa flamme de vive voix.

Et il lui semblait que, lorsque le médecin parle, le cœur doit se taire. Mais la visite faite, il pensait rentrer dans le droit commun.

Il écrivit, et déposa son billet à la portée de la main de sa destinatrice.

Le lendemain, quelle fut sa confusion : son billet lui revenait avec cette annotation : « Rien de cela n'est dans le Codex. »

Le fin mot de l'histoire est que la bonne avait pris le billet pour une ordonnance, et l'avait porté chez le pharmacien qui ne trouva pas d'autre moyen de la remplir.

Un cas de mirage fort curieux vient de se produire à Montréal (Gers).

Les habitants de cette localité ont vu dans le ciel le bourg de Gabarret, distant d'environ trente kilomètres, dans les landes. On distinguait parfaitement, dit-on, les maisons, les jardins, l'église, les arbres élevés, etc. Il paraît que, presque à la même heure, Cazaubon était témoin d'un spectacle plus digne encore d'attention de la part des observateurs : c'était comme un navire aux voiles déployées, qui se balançait sur les nuages comme s'il était agité par les vagues.

Cette apparition est d'autant plus extraordinaire, que le pays se trouve situé à plus de cinquante lieues de la mer.

VARIETES. (*)

Esquisses musicales.

Si je ne m'étais engagé, vis-à-vis de mes lecteurs, à ne pas trop les ennuyer de dissertations théoriques ; si, d'autre part, le titre de cette étude ne m'imposait une légèreté d'allures que ne comporte pas la discussion approfondie des diverses Ecoles auxquelles nous devons les chefs-d'œuvre que l'on applaudit chaque jour, j'entreprendrais une définition sérieuse du Beau dans l'Art.

Mais je laisse à de plus habiles champions le soin de controverser sur le beau absolu et le beau relatif. Je me contente de me ranger du côté des derniers ; seulement je trouve fort orgueilleux ceux qui, n'admettant pas que l'on puisse penser autrement qu'eux, croient que si l'on n'éprouve pas de sensations analogues aux leurs, c'est qu'on n'est pas à la hauteur de leur mérite.

S'ils ne le disent pas, tout en eux semble le faire comprendre.

Que de fois n'ai-je pas vu des amateurs forcenés se pamer d'aise à l'audition de pièces signées Beethoven et Mozart et finir par découvrir des imperfections dans ces mêmes œuvres quand on leur prouvait qu'elles n'appartenaient pas au maître célèbre à qui elles étaient attribuées.

L'histoire de la musique est pleine de ces substitutions ; j'en citerai quelques-unes.

Je suis donc fondé à dire qu'il n'est pas bon d'apporter à l'audition ou à l'étude d'une œuvre quelconque de l'esprit humain, un parti pris d'exclusion, car il prive d'abord de plus de jouissance qu'il n'en laisse éprouver, puisqu'il tient l'esprit en éveil et prêt à se révolter à la première pensée qui ne sera pas selon les idées préconçues, et ensuite il empêche de juger sainement les choses entendues ou étudiées.

Il ne faudrait pas faire comme un de mes amis qui, à la reprise de *Guillaume Tell*, pour les débuts de Duprez à l'Opéra, s'écria en voyant le personnage d'Arnold représenté par un homme trapu aux allures vulgaires : je ne remettrai pas les pieds ici tant que cet artiste y restera.

Mais, lui dis-je, c'est un admirable chanteur. Si vous saviez avec quel sentiment exquis il phrase les célèbres duos, le magnifique trio du second acte, et comme il fait ressortir les récitatifs jusqu'à présent relégués au dernier plan ?

N'importe, il est trop vulgaire !

Mon ami tint parole, et se priva volontairement de l'audition des opéras d'Halévy, de Meyerbeer, de Rossini et des autres compositeurs qui ont doté à cette époque la France de nombreux chefs-d'œuvre.

N'est-ce pas un peu ce qui arrive à ceux qui ne veulent pas admettre qu'en dehors des productions de leur école de prédilection rien ne vaut la peine d'être écouté ?

Les Anglais sont fiers d'avoir possédé chez eux Haendel. Ils lui attribuent leur air national le *God save the Queen*. Que diraient-ils si on leur prouvait que cet air célèbre est de Lulli, et qu'il a été composé pour les Demoiselles nobles de St-Cyr, qui le chantaient lorsque le Grand Roi venait visiter Madame de Maintenon ?

Voici comment ce fait est venu à ma connaissance, à une époque [où peu de personnes le connaissent.

Après la révolution, cette maison fut fermée comme toutes les communautés, et la Bibliothèque dispersée. Mais quelques manuscrits curieux, entr'autres des fragments des rôles d'Athalie et d'Esther, puis plusieurs cahiers de musique, parmi lesquels des chants d'église et l'air en question, furent recueillis et rassemblés plus tard dans la Bibliothèque de Versailles où je les ai découverts, au milieu de paperasses, non encore classées à cette époque, un jour que j'étais allé avec

(*) voir les numéros précédents.

un de mes bons amis, bibliophile distingué, fureter dans tous les coins, à la recherche d'un antiphonaire précieux.

De combien de vives jouissances ne se prive-t-on pas lorsque, de parti pris on laisse de côté ou l'on se refuse à entendre des œuvres d'une valeur réelle, parce qu'elles ne portent pas un nom célèbre ; et que de fois applaudit-on, de confiance, des œuvres qui n'appartiennent pas au maître dont elles portent le nom. Un ou deux exemples entre mille,

Lorsque le nom de Beethoven, devenu célèbre, commença à procurer aux éditeurs de gros bénéfices, c'était à qui chercherait dans ses œuvres, même parmi les moins importantes et qu'on parvenait à découvrir sur quelque épingle délaissée, un prétexte à spéculations.

Un des plus ingénieux parmi ces marchands, recueillit cinq valse plus ou moins authentiques, puis chercha dans la collection des sonates du maître, une marche funèbre qu'il baissa d'un demi-ton pour la plus grande facilité du public, et comme ce chiffre de cinq ne lui agréait pas, il découvrit, dans le fond de son magasin, une valse le *Désir*, qu'il mit en tête de son recueil.

Alors il le livra au public, avec ce titre : Six valse et une marche funèbre, par Beethoven.

Ce fut une grande habileté de sa part, si l'on en juge par le succès prodigieux qu'obtint le cahier ; mais un jour vint où l'on apprit que la plus remarquable des six valse, le *Désir* enfin, était de Schubert, alors inconnu, et dont les mélodies ont obtenu depuis un succès universel.

Pendant longtemps on ne sut s'il fallait garder rancune à l'éditeur qui avait si complètement abusé les amateurs ; comme après tout, puisque sous l'égide du grand compositeur, un homme de talent s'était révélé, on aurait été mal fondé de se plaindre ; le public accepta la substitution.

Le succès attire le succès.

Un autre éditeur qui avait en sa possession un certain nombre de productions du jeune et habile compositeur dont la réputation était restreinte à sa ville natale, — ce qui prouve de nouveau que nul n'est prophète en son pays, — eût l'idée, à la nouvelle de la mort de Weber, le célèbre auteur de *Freyshütz*, d'*Oberon*, etc, de chercher dans ses cartons une phrase bien mélancolique, bien touchante. Il la publia sous le titre de *Dernière pensée musicale de Weber* ; et il y a encore aujourd'hui bien peu de personnes qui savent que cette élégie est de Reissiger, dont les Lieds sont très-estimés en Allemagne, et que l'on connaît trop peu en France.

Il est donc prudent de se garder des admirations excessives, aussi bien que des exclusions systématiques.

Que l'on sache écouter sans parti pris les œuvres les plus diverses, et il y aura toujours à gagner en plaisir et en jouissances intellectuelles. Quand cela ne servirait qu'à faire des comparaisons, est-ce que le goût ne se développerait pas au bénéfice des idées saines qui régissent le beau et le vrai ?

Parce qu'un ciel radieux faisant ressortir les merveilles de la nature est beau, s'en suit-il qu'il faille nier la beauté d'une nuit étoilée, éclairée par les rayons argentés de la Lune ?

ALEXANDRE HENRY.

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 21 au 27 Octobre 1872.

GOLFE JUAN. b. *l'Alexandre*, français, c. Musso, sable ID. b. *la Pauline*, id. c. Jovenceau, id.

Départs du 21 au 27 Octobre 1872.

GOLFE JUAN. b. *l'Alexandre*, français, c. Musso, s. I. ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.

VINTIMILLE. b. g. *St-Joseph*, italien, c. Vial, vin

GOLFE JUAN. b. *l'Alexandre*, français, c. Musso, s. I. ID. b. *la Pauline*, id. c. Jovenceau, id.

ST-TROPEZ. chasse marée, *Augustin Désiré*, français, c. Jehan, sur lest

CASINO DE MONACO.

Lundi 4 Novembre 1872, à l'occasion de la SAINT-CHARLES

BRILLANTE ILLUMINATION

des Jardins & du plateau de Monte Carlo.

De 7 heures à 8 heures et demie

MORCEAUX DE MUSIQUE

EXÉCUTÉS SUR LA PLACE DU CASINO PAR LA SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE DE MONACO.

A 8 heures précises

GRAND FEU D'ARTIFICE

Tiré par M. GOUZIAN, artificier de la ville de Toulon.

FEUX DE BENGALE

Après le Feu d'Artifice, si le temps le permet

FÊTE VÉNITIENNE

A 9 heures

GRAND CONCERT INSTRUMENTAL

donné par

L'Orchestre du Casino sous la direction de M. E. Lucas.

SOLISTES :

MM. OUDSHOORN,

Violoncelliste de S. M. le roi de Hollande.

DELPECH,

Cornettiste,

COMTE,

Violoniste,

CHAVANIS, etc., etc.

Flûtiste.

Mardi 5 Novembre 1872, à 9 heures du soir

GRAND BAL PARÉ PAR INVITATION